

LES EAUX DOUCES
(Tome 1 : VIËT-NAM)
HUYNH QUOC TÉ
LES ÉDITIONS DE LA FRÉMILLERIE

Chapitre 1

Ton regard trancha à la verticale une fente entre les deux volets que tu tenais entrebâillés avec tes mains ; tu vis la Jeep olivâtre, voiture sans toit, arrêtée sur la route de terre rouge. Elle fixait de ses deux phares protégés de grillages l'entrée de la paillote qui te cachait et tu ne voyais qu'elle, la désirais déjà pour t'échapper.

Du en descendit et s'engagea sur le chemin, plus noir, qui prolongeait la route rouge jusqu'à la paillote où tu étais, construite sur la marge d'un terrain découvert. Il marchait entre deux rangées de riz, flanqués de trois « Q.C. » - Police Militaire -, ces garçons que leur grande taille avantageait dans le corps à corps et les interpellations viriles, silhouettes détestées, abattant sur vous sans ménagement leurs longues matraques.

La lumière à l'extérieur, cuisante, s'opposant à l'ombre tiède de l'habitation, détruisait la pupille. Là-bas se redéposait une traînée de poussière sèche entre deux étendues de rizière, là où la céréale blanche avait levé haut sa tige. Les couleurs jaune, brun dominaient, submergeaient les taches vertes épaisses et le noir grisâtre de la maison. Le ciel, d'un éclat bleu enveloppant, écrasait par son immensité les petits bruits épars et entêtants.

Les quatre hommes étaient parvenus au milieu du sentier lorsque, tirant la porte à toi, tu l'ouvris en grand. Tu ne pouvais voir Du qui, d'un signe de la main, intima à ses compagnons de demeurer là où ils étaient ; il s'avança seul. Il lui restait une bonne distance à parcourir.

Tu poussas le minuscule vieil homme vêtu d'un ensemble paysan taillé dans un mince coton noir hors de la paillote en lui intimant l'ordre de marcher : « Va ! ». Derrière lui, sortant aussi, une femme ; elle tenait par le bras deux petits enfants, une fillette et un garçon, avançant pieds nus.

Le battant dans leur dos fut repoussé, rabattu dans un bref grincement par ta silhouette sombre, entr'aperçue dans la pénombre de la pièce. Ton scrupule venait de congédier des otages potentiels – pourquoi un tel geste ? –

Du croisa d'abord le regard de la femme quand la famille paysanne arriva à sa hauteur. La femme avait chaussé des savates plates à la japonaise, avec une fourche centrale rouge, avait les cheveux peignés, tirés en arrière, longs jusqu'aux omoplates, régaland à l'envi l'œil de plus d'un homme dans le hameau voisin et pouvant expliquer le geste d'un déserteur sous le charme. Du la regarda, et, seule audace du groupe, elle leva le regard vers lui, comme pour mémoriser ses traits. Les enfants avec docilité suivaient les grandes personnes sans rien dire. Il aurait été inutile, pensait Du à ce moment, de poser une quelconque question. Le réconfort d'un beau visage ne devait pas détourner son attention du danger de mort, pour lui et pour ses hommes, qui se présentait.

Le sergent, dont le revolver pendait de tout son poids à l'intérieur de son étui et lui battait le flanc, disposait ses hommes : l'un à sa droite disparut en se couchant parmi les épis de la rizière, l'autre contourna la maison en empruntant l'abri d'un second carré de rizière.

Du déboucha du sentier et fit un pas sur le large terrain découvert, cour de l'habitation où, par négligence, traînaient des outils, une pelle, un râteau, une bicyclette et des seaux vides. Une courte rafale de fusil M16 vint mordre ses nerfs et griffer la poussière à moins d'un mètre de ses mocassins. Du baissa son regard vers les traces de balles.

Le sergent se fondit à son tour dans le flot des épis. La famille paysanne accroupie derrière la Jeep regardait la scène. Elle ne voyait plus que Du debout à l'entrée de la cour qui n'était plus la leur.

Du ramena son regard vers les battants entrebâillés de la fenêtre, d'où étaient partis les coups de feu. En détachant chaque mot, il cria :

- Tu ne peux plus fuir nulle part ! Sors et rentrons !

Rien. Aucune réponse.

Feignant de recevoir un moucheron dans l'œil, Du fit un mouvement sec de la tête. Présentant son profil droit à tes yeux, il porta la main droite à hauteur de son œil et fit le geste de tâtonner puis d'enlever la bestiole minuscule. Après ce temps, il baissa le bras et resta debout, économe du moindre mouvement, il regarda à droite, à gauche, en haut, en bas, revenant par instants à la fenêtre meurtrière.

Puis il piocha dans la poche droite de son veston un cigarillo et une petite boîte d'allumettes. Au lieu d'allumer, il redressa son visage et plissa les yeux.

- Je sais que tu es resté là-dedans depuis dix jours déjà.

Le ton se voulait fraternel mais toi, tu pensais que cet épouvantail immobile pouvait te mener jusqu'à l'échafaud.

- Tu te caches, je le sais. Tu nous as fait une mauvaise blague et, bien sûr, on n'a pas été content après toi. Mais moi, en fait, c'est d'une situation sans issue que je vais te tirer. Tu peux pas continuer comme ça à te cacher. Sors et rentrons !

Du reprit son souffle.

- Ça nous éviterait de nous battre. Pense à tout ça, nom de Dieu ! Je te garantis la vie sauve pour après.

Il porta le cigarillo à la bouche, l'alluma et tira quelques bouffées en regardant la paillote. Il était descendu de la Jeep quelques minutes après une heure, le début d'un après-midi calme.